

Je garde un vague souvenir de l'arrivée des Nazis par cette route. Ce fut lorsque j'ai fréquenté l'école primaire en 1943 à Arnèke que j'ai rencontré l'occupant. Une compagnie, à peu près cent hommes pour la plupart des Russes, des Polonais, des Lithuaniens, était présente dans chaque village où il y avait une « Kommandantur ». La vie suivait son cours, malgré l'occupation et certaines privations, surtout pour un enfant. C'est au moment où mon père me disait que la guerre serait vite terminée qu'elle s'intensifia (Dans tous les foyers, il y avait un poste TSF caché dans les combles, au-dessus de l'écurie ou dans une grange) tout le monde savait que les Alliés avaient débarqués en Normandie.

Les Allemands avaient installé des rampes de lancement de V1, sorte de missiles bourrés d'explosifs qui partaient pour Londres. La rampe la plus efficace pour eux était au Tom (lieu-dit près d'Arnèke). Chaque soir quelquefois la nuit, des gros bombardiers lâchaient leurs bombes pour anéantir ces rampes. Ils réussirent à Volckerinckove, à Lederzeele, au Nieppe, à Hazebrouck mais celle du Tom était intacte, 24h après le raid, les missiles repartaient.

La peur s'installa et nous prîmes conscience que la guerre était difficile à supporter. Courant août, cela se calma. La bataille de Normandie s'achevait, les Alliés avaient débarqué en Provence et Paris avait été libéré, notre tour viendrait, la guerre s'estompait doucement.

Depuis quelques jours, les résistants FFI n'avaient pas peur de se montrer. Leurs actions, dans l'ombre jusqu'alors certainement très utiles, n'était pas connues de la population. Les Alliés approchaient, c'était la déroute et la débâcle chez les Allemands. Pratiquement tous les jeunes en âge de tenir un fusil dans les mains étaient sollicités pour rejoindre les rangs des FFI et le rendez-vous à la ferme Ammeux fut fixé au 5 septembre. C'est Suzanne qui nous l'a raconté, son frère André avait été sollicité. Beaucoup de pères et de mères les en empêchèrent.

Depuis trois jours, motos et véhicules avec armes étaient entreposés dans le hangar et les dépendances de la ferme, alors que les troupes d'occupation étaient encore stationnées dans nos villages. La fièvre montait. On avait donné l'ordre de harceler les troupes allemandes et puis certains avaient envie d'en découdre avec l'occupant pour venger soit un copain, soit un parent, ou tout simplement pour effacer l'humiliation de 40. La ferme Ammeux était un endroit idéal, retirée d'une bonne centaine de mètres de la route, et derrière laquelle, accolé au bâtiment se trouvait un petit bois d'une soixantaine d'ares.

Vers 8 heures, alors qu'elle s'apprêtait à rejoindre le champ face à la ferme avec les autres qui y étaient depuis le lever du jour (Il fallait tirer les haricots avec la rosée, après 12 heures, ce n'était plus possible). Arrive une moto avec deux maquisards. Leur chef probablement lui dit :

« Vous allez préparer à manger pour quatorze hommes ce midi »

« Je n'ai pas grand-chose Et mes haricots attendent »

« C'est un ordre de la résistance, tout le monde participe. Vous avez du lard, du pain et des œufs »

« Au-dessus, il n'y a personne, on travaille ensemble, et ma sœur est au champ »

« Si c'est comme cela, ce sera vingt-huit ici »

Et la moto repartit vers la ferme de la famille Ammeux.

Son mari Jules et mes parents sont dans le champ en face qui se situe à la limite du territoire d'Arnèke. Il est un peu plus de dix heures, et ils ont l'attention attirée par une charrette allemande avec deux hommes, partant vers Wormhout. Que va-t-il se passer ? Avant qu'elle n'arrive à hauteur de la barrière de la ferme Ammeux, mon père aperçoit une colonne entière qui pénètre dans la Nord Straete débouchant de derrière la ferme de Jean Bécue. Il venait à peine de dire aux autres en flamand : « Ils ne vont sans doute pas tirer ! ». A peine dit, cela se faisait. Deux ou trois rafales de fusils mitrailleurs, quelques coups de feu, un cheval qui se cabre, et la charrette au fossé, aucune réplique des deux Allemands. Ils aperçoivent l'attelage hippomobile qui s'enfuit vers la ferme Bardel, mais aussi un Allemand qui revient, en longeant les fossés, prévenir la colonne qui s'est arrêtée. Sans courir, mais très vite, nos tireurs d'haricots rentrent chez eux et cela dans toutes les exploitations. Les Allemands s'approchent et encerclent la ferme utilisant les becques pour progresser.

3 résistants font front près des meules de blé. Devant ce combat inégal, ils seront très vite mis hors de combat. D'autres ont essayé d'éviter le bouclage en tentant de fuir vers le Nord.

2 sont abattus dans un champ de betteraves et achevés à coup de crosse. 5 ont préféré se cacher dans le hangar. Moins d'un quart d'heure après l'embuscade le hangar, les meules, le dépôt de carburant dans le bois flambent obligeant les jeunes à se rendre. Mr et Mme Ammeux étaient dans la cave avec leurs enfants, les ouvriers de la ferme et quelques réfugiés, sous la menace des armes ils doivent sortir. L'officier est furieux, il accuse Mr Ammeux de complicité et menace de le fusiller.

Mme Ammeux supplie l'officier : « Si vous tuez mon mari, tuez-moi aussi, ainsi que mes enfants ». Ils furent épargnés. Les 5 FFI furent tués à tour de rôle à genoux et face au mur, demandant grâce, appelant leur maman dans les dernières secondes de leur vie.

Moments tragiques et insupportables, imaginez l'atrocité de cette scène à l'endroit où nous nous trouvons avec le beuglement et les cris des animaux qui périssent dans l'incendie.

Gilbert Doyen qui est FFI mais travaille à la ferme (ce jour-là, à la demande de Mr Ammeux) pas rassuré (il a vu son frère se faire tuer), profite d'un moment de relâchement, s'éclipse par cette porte et se cache dans un puisard ; un Allemand l'a vu, le ramène, il aura la vie sauve

Expliquer pourquoi.

La colonne allemande n'avait pas belle allure. Ce régiment de la Wehrmacht venait de Normandie. Pas une seule voiture à moteur, que des chevaux et des tombereaux à brancards réquisitionnés sur leur parcours en Normandie, en Picardie, et dans le Pas de Calais. Certains chevaux en bon état, mais d'autres boiteux ou presque aveugles. Pendant les événements, tout cela stationnait à hauteur de la ferme Demol et au-delà. Sur les charrettes, il y avait de tout notamment des vieilles bicyclettes, ma mère aperçut même des femmes. Une seule idée, fuir devant l'armée alliée et rejoindre la Belgique. Que l'on était loin de cette armée de 40, unité de SS qui allait dans la même direction pour encercler Dunkerque.

L'après-midi les autorités civiles dont le Maire arrivent sur les lieux. Les vents d'ouest ont évité que l'incendie ne se propage à l'habitation et à la grange. Il faut trouver les corps. C'est toujours la brave Suzanne qui leur indique où sont morts les deux FFI dans le champ de betteraves. Et puis, elle propose son aide. Elle aide à la toilette sommaire des morts. C'est elle qui va laver le mur de l'écurie qui était en chaux blanche, taché de sang et de morceaux de chair des cinq suppliciés.

Les corps seront enveloppés dans des draps blancs et déposés dans cette grange. C'est là que dans la soirée, les parents des victimes viendront aux nouvelles et découvriront la triste réalité. Je me souviens que j'ai accompagné mon père, mais il me demanda de rester près de la barrière.

La nuit suivante fut longue. Le 6 septembre, mon père entendit un bruit de chenillette au lever du jour. Ecartant légèrement le volet, il aperçut un véhicule blindé à toute allure, trois soldats prêts à faire feu à la mitrailleuse. Ce furent les derniers Allemands qu'il vit. Il apprit dans la journée que ceux-là avaient fait sauter le pont de Saint-Momelin. Le soir même vers 18 heures, un engin à moteur arrivait en éclaireur sur la route de Bollezeele à Arnèke. Les Canadiens étaient là ! Pour nous la guerre était finie. Les cloches des villages voisins sonnaient à la volée (Arnèke, Bollezeele, Rubrouck). Mon oncle Jules confectionna un drapeau tricolore qu'il fit flotter en haut de son moulin à vent.

N'oublions pas que St Omer fut libéré le 5.

Le lendemain matin, 7 septembre, c'est dans l'ivresse et la douleur, que nous nous rendons sur les routes principales applaudir toute l'armada de véhicules et l'armée canadienne faisant route vers la Belgique. A l'allure qu'ils passaient, les Allemands du 5 septembre seront très vite rattrapés et faits prisonniers.

Agnès, vous êtes encore là, tout comme moi mais nous sommes les derniers témoins de la mémoire vivante, utilisons-la car c'est la mémoire de l'histoire.

Agnès votre père a toujours dit à mes parents qu'il reverrait toute sa vie, jusqu'à sa mort, ces images d'horreur. Votre famille en a énormément souffert. Papa va mourir quelques années plus tard d'une crise cardiaque. Maman va le suivre très vite, votre sœur Thérèse et votre frère Albert vont mourir trop jeunes. La commune portera les stigmates de cette affaire pendant très longtemps.